

LE TEMPS DU CAPITALISME

Nous avons exposé à quel point les voyageurs partis découvrir l'Europe de l'Est après la chute du mur de Berlin sont troublés par l'état d'abandon, de pollution et de décadence des États de l'ancienne Europe de l'Est, donnant ainsi au lecteur le sentiment de plonger en pleine dystopie. Souvent défini comme un infernal chaos post-soviétique, cet espace est aussi aux prises avec une occidentalisation encore embryonnaire, mais néanmoins surprenante, que les auteurs ne manquent pas de commenter. C'est sur ce caractère de débordement de l'Ouest vers l'Est que nous nous attarderons pour nous interroger plus avant sur le rapport entre Occident et Orient, et son devenir.

I La fuite hors de l'Est

L'impression d'assister à une véritable course vers l'Occident est un élément récurrent dans les descriptions de l'Europe post-soviétique. Wolfgang Büscher, par exemple, parti de Berlin un jour d'été de 2001 en quête de l'Est, affirme sans ambages avoir la désagréable sensation de faire un voyage à contre-courant :

Je traversai un présent qui n'était qu'une grande surface de bricolage. Un immense marché aux puces, une grande surface de meubles, de voitures. Toute la Pologne se meublait, se tapissait, se dallait, se motorisait à neuf. Ce pays et moi, nous passions à côté l'un de l'autre, je n'avais qu'une hâte, le laisser derrière moi, m'enfoncer à l'Est au plus vite ; venant de la direction inverse, la Pologne aspirait à l'Occident, et le courant d'air qui en résultait et m'effleurait était, le plus souvent, notre seul contact. Ce que je faisais n'était pas en accord avec les lieux, je le sentais⁵⁴³.

En effet, l'auteur allemand observe, non sans surprise, que les magasins, encore vides quelques années plus tôt et en tout cas réduits à vendre l'indispensable, regorgent désormais de portables, de soutiens-gorge, de lunettes de soleil et de tous les produits qui envahissent les

⁵⁴³ Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 35. Orig. : « *Ich ging durch eine Gegenwart, die ein einziger Baumarkt war. Ein einziger Fliesenmarkt, Möbelmarkt, Automarkt. Ganz Polen möblierte, tapezierte, flieste, motorisierte sich neu. Das Land und ich liefen aneinander vorbei, ich wollte es hinter mich bringen und so rasch wie möglich tiefer nach Osten; Polen kam aus der Gegenrichtung und strebte nach Westen, und der Luftzug, der dabei entstand und mich streifte, war oft unser einziger Kontakt. Was ich tat, passte nicht hierher, ich spürte es* », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 30.

rayons des boutiques occidentales. Avec encore plus d'étonnement, il constate que cette occidentalisation galopante ne s'arrête pas aux portes de l'Union européenne, mais qu'elle continue sa course jusqu'à Moscou, terminus de son voyage et où, dans une station-service de l'autoroute M1 au seuil de l'ancienne capitale de l'empire, il se croit revenu au point de départ :

À présent, il y avait des stations-services et des relais en nombre suffisant, et, sur leurs étagères, presque tout ce qu'on pouvait trouver sur les autoroutes allemandes. Aliments occidentaux pour chats. Papier toilette occidental. Magazines de luxe avec autos brillantes et corps nus⁵⁴⁴.

De plus, pour mieux souligner les changements en cours, les auteurs insistent volontiers sur l'étonnante omniprésence de la couleur rouge et peut-être même de façon plus marquée qu'auparavant⁵⁴⁵. Par un virage sémantique que même les célèbres compilateurs de la Novlangue de George Orwell auraient difficilement pu imaginer, elle n'est plus le symbole de la dictature du peuple mais, comme observe Büscher, de l'Occident tout court : « Même la couleur rouge avait trouvé un sens nouveau, car c'était à présent la couleur de Marlboro et de Coca-Cola. Des sièges en plastique rouge, des fanions d'entreprises rouges, des tentes, des tables, des stores. Le rouge, c'était l'Occident⁵⁴⁶. »

Si Büscher a l'impression de faire un voyage à contre-courant, Rumiz se voit littéralement plongé dans l'Ouest le plus profond, voire le *Far West* ! L'exemple de Kaliningrad, dernier contrefort russe au cœur de l'Union européenne, incarne d'abord les stéréotypes de l'Amérique aux yeux du journaliste italien : « Le restaurant sur la terrasse est de l'Amérique à l'état pur : musique boum-boum, écrans géants transmettant des parties de

⁵⁴⁴ Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 270. Orig. : « Jetzt gab es Tankstellen und Raststätten genug und in ihren Regalen fast alles, was es auch an deutschen Autobahnen gibt. Westliches Katzenfutter. Westklopapier, Hochglanzhefte voll schimmernder Autos und nackter Körper », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 228.

⁵⁴⁵ Maspero a même l'impression qu'il y a encore plus de rouge qu'auparavant : « Le rouge des placards de Coca-Cola remplaçait celui des drapeaux – peut-être même la ville était-elle plus rouge qu'avant », François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 19.

⁵⁴⁶ Wolfgang Büscher, *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 232. Orig. : « Ausgerechnet die Farbe Rot hatte eine völlig neue Bedeutung erhalten, es war jetzt die Farbe von Marlboro und Coca-Cola. Rote Plastikstühle, rote Firmenflaggen, Zelte, Tische, Markisen. Wo Rot war, war Westen », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 196.

Ce retournement nous rappelle que le Rouge est une couleur aux significations multiples et parfois opposées. En effet, elle est non seulement, depuis 1848, la couleur du prolétariat et des mouvements révolutionnaires, mais depuis l'Antiquité, du moins en Occident, elle est aussi celle du pouvoir et de l'aristocratie. Sur la symbolologie des couleurs on lira avec intérêt l'œuvre de Michel Pastoureau. En particulier : Michel Pastoureau et Dominique Simonnet, *Couleurs. Le Petit Livre de couleurs*, Paris, Éditions du Panama, 2005 ; Michel Pastoureau, *Les Couleurs de nos souvenirs*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La librairie du XX^e siècle », 2010.

football, impossibilité de communiquer sans s'égosiller⁵⁴⁷. » Toutefois, avant de s'interroger sur le mépris affiché par Rumiz vis-à-vis de l'occidentalisation en cours, arrêtons-nous sur la ou les raisons de cette mutation apparemment inconditionnelle. Une des causes tient sans doute dans la volonté des habitants de l'ancienne Europe de l'Est de manifester leur appartenance à une seule et unique Europe, qui dans ses codes ne peut être qu'occidentale, afin de mieux marquer les changements engagés à tous points de vue depuis la chute du mur. Il en découle forcément un rejet du passé le plus récent, à partir du mot Est. Les propos d'une jeune Balte à Jean-Paul Kauffmann, au bord de la Narva, sont en ce sens très éclairants :

Chez nous, tout est fade et triste. La profonde nuit hivernale... Mais nous sommes des gens d'action. C'est toute la différence avec les Russes qui observent le fleuve couler devant leur maison. La ligne de démarcation, c'est nous, les pays Baltes, poste avancé de l'Europe. Au-delà, c'est l'Orient, le flou, le laisser-faire, le brouillard existentiel⁵⁴⁸.

En effet, les rencontres de nos auteurs au long de leurs voyages témoignent bien d'une double évolution en matière de frontières : alors que certaines disparaissent, les frontières physiques et politiques en particulier, partout, du mur de Berlin jusqu'à Moscou et au-delà, de nouvelles frontières se font jour, mentales celles-ci et qui repoussent l'Est de plus en plus loin, encore plus à l'est. Ces représentations transforment cet espace en un véritable labyrinthe. Par exemple, MacLean observe que « les Tchèques sentaient que l'Asie commençait au-delà de la Moravie. Les Hongrois indiquaient la Roumanie. Les Polonais ne regardaient pas au delà de la banlieue de Prague⁵⁴⁹ », et ainsi de suite car à Moscou, reprend MacLean, l'Europe, et donc l'Occident, s'étend jusqu'au Pacifique : « Les Russes, pour leur part, croyaient que l'Oural, la Sibérie et même Vladivostok sur le Pacifique étaient européens⁵⁵⁰. » On peut alors reprendre la déduction de Büscher selon laquelle dans ses contrées déterritorialisées l'Est se trouverait tout simplement à droite de son propre pied droit : « L'Est était ce dont personne ne voulait. Ce qu'on ôtait de sa veste d'une chiquenaude, comme une fiente d'oiseaux. La veste de l'Est,

⁵⁴⁷ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 200. Orig. : « *Il ristorante della terrazza è America pura: musica bum bum, megaschermi con partite di calcio, un horror vacui che gronda persino dalle pareti iper-decorate delle toilette, impossibile comunicare se non sgolandosi* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 166.

⁵⁴⁸ Jean-Paul Kauffmann, *Courlande*, op. cit., p. 242-243.

⁵⁴⁹ Orig. : « *The Czechs felt Asia began over Morava. Hungarians pointed at Romania. Poles looked no further than suburban Praga* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 207.

⁵⁵⁰ Orig. : « *The Russians, for their part, believed that the Urals, Siberia and even Vladivostok on the Pacific were all European* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 207.

on en faisait volontiers cadeau, on le faisait passer toujours plus à l'est. [...] Où commence l'Est ? À droite de ton pied droit⁵⁵¹. »

Il est intéressant de noter que ce ne sont pas seulement les pays sur la frontière orientale qui suscitent le refus et la peur, mais on retrouve cette opposition et ce dénigrement de l'Est à l'intérieur même des frontières des différents pays. C'est le cas, par exemple, de l'Estonie où Rumiz apprend d'une jeune Estonienne que l'est du pays, à cause de sa nombreuse population russe, n'a rien à voir avec la partie occidentale qui serait, selon les mots de sa jeune accompagnatrice, plus ancienne et plus moderne, donc plus occidentale...⁵⁵². Et les mêmes déchirures internes apparaissent dans le récit de Büscher.

Si, dans le Brandebourg, j'avais demandé où commençait l'Est, la réponse eût été : de l'autre côté, en Pologne. Si je posais la question en Pologne, c'était : l'Est commence à Varsovie, oui, au fond Varsovie en fait déjà partie. On m'assurait qu'on ne pouvait comparer la Pologne occidentale et la Pologne orientale, c'était complètement différent, je verrais, quand je serais à l'est de Varsovie. Un autre monde – plus provincial, plus pauvre, plus sale. Oriental. *Ostig*, comme on disait chez nous. *Zonig*. La zone. [...] En Biélorussie, cela continuait. Là-bas, on disait évidemment que l'Ouest du pays, autrefois polonais, n'avait rien à voir avec l'Est, qui était encore russe, et ainsi de suite, de Berlin à Moscou, l'Est était sans cesse repoussé. Un peu avant Moscou, pour être précis, car à Moscou, malgré toute la distance parcourue, à Moscou, c'est l'Ouest de nouveau⁵⁵³.

De plus, l'Est n'est pas seulement arriéré et paresseux, prémoderne, mais à croire les déclarations des gens rencontrés il devient même mortifère. « Pourquoi aller au-devant de la mort, vous n'irez pas plus loin que la Pologne, ils vont vous assassiner⁵⁵⁴ », dit un homme à Büscher. Et en Pologne, l'abbé de Lubin, en lui montrant des photos de Moscou, « prit plaisir

⁵⁵¹ Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 71-72. Orig. : « Jetzt musste ich grinsen. Der Osten ist etwas, das keiner haben will. Das sich jeder von der Jacke schnippt wie Vogeldreck. Die Ostjacke verschenken alle gern, sie wird in östlicher Richtung weitergereicht. [...] Wo also beginnt der Osten? Hart rechts von deinem rechten Stiefel », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 61-62.

⁵⁵² « "Bah, la vraie Estonie, ce n'est pas ici, c'est plus à l'ouest... C'est plus ancien... et aussi plus moderne..." », Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 141. Orig. : « "Mah, la vera Estonia non è qui, sta a ovest... è più antica... e anche più moderna..." », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 119.

⁵⁵³ Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 71-72. Orig. : « Hatte ich in Brandenburg gefragt, wo der Osten anfänge, war die Antwort gewesen: drüben in Polen natürlich. Fragte ich in Polen, hieß es: Der Osten fängt in Warschau an, na ja, im Grunde gehört Warschau schon dazu. Man versicherte mir, Westpolen und Ostpolen, das könnte man nun wirklich nicht vergleichen, das sei doch etwas ganz anderes, ich werde schon sehen, wenn ich erst einmal östlich von Warschau sei. Eine andere Welt – provinzieller, ärmer, dreckiger. Östlich eben. Ostig, wie wir daheim sagen. Zonig. [...] In Belarus sollte es wieder von vorn losgehen. Natürlich, würde es dort heißen, sei der ehemals polnische Westen des Landes nicht vergleichbar mit dessen immer schon russischem Osten und so weiter und so fort, der Osten wurde weiter und weiter gereicht, von Berlin bis Moskau. Bis kurz vorher, um genau zu sein, denn Moskau, so viel sei vorweggenommen, Moskau ist wieder Westen », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 61-62.

⁵⁵⁴ Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 22. « "Warum laufen Sie dem Tod nach, schon durch Polen kommen Sie nicht, die schlagen Sie tot" », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 20.

à [lui] donner l'image la plus noire des Russes⁵⁵⁵ ». Chomette n'échappe pas, lui non plus, à ce filet de frontières car en Hongrie, Micha, le fils de son hôtesse Maria, le prévient que « les Ukrainiens sont très voleurs » et toujours en Hongrie, la discussion avec Jozsef ne le rassure pas sur son intention de franchir la frontière orientale du pays : « *What ? You go Ukraine ? No! No! Mafia ! Bang ! Bang ! No Europa !*⁵⁵⁶ » On peut imaginer que les commentaires concernant la Roumanie, l'autre pays limitrophe sur la frontière orientale de la Hongrie, ne sont pas meilleurs : « *Pff... Lei ? Nothing ! Nothing ! Romania not good, very poor ! No Europa !* » Et bien sûr, en Roumanie, Chomette est « mis en garde contre les mafieux moldaves...⁵⁵⁷. » Plus loin, Kaliningrad est définie non seulement comme dangereuse, mais aussi comme un trou noir... « *Be careful, Kaliningrad dangerous for tourists ! – Why ? – You know... Bad persons, weapons... mafia. It's Russia, you know ? Kaliningrad is black hole, black hole !* »⁵⁵⁸ renforçant ainsi « la sensation d'insécurité [...] retirée de[s] lectures⁵⁵⁹ » qui ont précédé son voyage. Nous assistons ici à un jeu d'enchères entre voyageur et autochtones, car si le voyageur s'amuse à décrire les présages les plus sombres rencontrés sur son chemin en élevant ainsi d'un ton la dangerosité de son voyage et donc son courage, l'habitant de l'Europe de l'Est, en déclassant ses voisins orientaux, fait de son pays le dernier rempart de la civilisation face à une barbarie présumée en provenance de l'est.

L'utilisation de l'anglais comme langue de communication est un autre élément qui suggère le désir des habitants de l'Europe de l'Est de se désigner en tant qu'Occidentaux⁵⁶⁰. Toutefois, l'option de l'anglais – que le voyageur soit un interlocuteur italien, allemand ou français – incarne la rupture avec le passé et le choix d'un certain type d'occidentalisation plus proche du libéralisme américain que des souvenirs liés à la *Mitteleuropa* germanophone ou encore à l'univers de la francophonie⁵⁶¹.

⁵⁵⁵ *Ibid.*, p. 43. « *Es machte ihm Freude, mir das schwärzestmögliche Bild von den Russen* », *ibid.*, p. 37.

⁵⁵⁶ Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, *op. cit.*, p. 159.

⁵⁵⁷ *Ibid.*, p. 98.

⁵⁵⁸ *Ibid.*, p. 212.

⁵⁵⁹ *Ibid.*

⁵⁶⁰ Que l'on pense par exemple au récit de Jonathan Safran Foer et en particulier aux pages écrites dans un anglais basique par Alexander Perchov, le guide ukrainien qui conduit le héros du roman à travers l'Ukraine. Cf. Jonathan Safran Foer, *Tout est illuminé* [2002], traduit de l'américain par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso, Paris, Édition de l'Olivier, 2000.

⁵⁶¹ De nombreux Pays de l'Europe de l'Est, comme l'Albanie, la Roumanie ou encore la Hongrie, font partie de la Francophonie. Le choix plus que linguistique est sans aucun doute géopolitique car permettait à ces Pays d'avoir des liens avec la l'Occident, sans trop se compromettre avec l'anglais : la langue de « l'impérialisme ».

De même, le choix des auteurs d'illustrer leurs textes exclusivement de phrases dans un anglais élémentaire sinon incorrect (alors que l'allemand ou encore le français sont d'une syntaxe remarquable) place ce monde dans un espace embryonnaire, balbutiant et enfantin, réactivant et réactualisant ainsi de vieux stéréotypes sur l'Europe de l'Est.

II L'Est à la mode de l'Ouest

Si la surprise que provoque l'occidentalisation galopante est unanime, les réflexions qu'elle suscite sont quant à elles plutôt hétéroclites. Certains observent ces changements avec ironie, d'autres y voient le seul futur possible, d'autres encore expriment non seulement une profonde déception, mais aussi une véritable phobie à l'égard de tout ce qui est occidental.

Certains voyageurs, comme MacLean, Goodwin ou encore Weber, ne prennent pas position vis-à-vis de l'occidentalisation en cours dans l'Europe de l'Est. Ils se limitent à relater par des anecdotes cocasses ces changements qui bouleversent la société orientale jusque dans son intimité. Ainsi, Goodwin ne manque pas de partager avec le lecteur sa surprise quand, dans la salle de bain d'une ferme polonaise, la vieille image de la Madone placée au-dessus de la baignoire cohabite désormais « avec une homonyme plus torride » ; quand dans les parages, « les gars de Wham!⁵⁶² faisaient leur come-back sur la chasse d'eau, et un groupe allemand, tout en cuir et en longues moustaches, se ruait vers la célébrité », comme en témoigne l'autocollant sur le porte-serviettes, et qu'un peu plus loin, « un Sylvester Stallone de cinq centimètres de haut en stratifié luisait sous l'effort, soutenait le verre à dents et tout ce qui allait avec »⁵⁶³. MacLean en revanche, quand il décrit l'apprentissage des mystères de l'économie de marché de la vieille *nomenklatura*, souligne les déconvenues et les difficultés de cette nouvelle occidentalisation.

Seulement quelques mois plus tôt, le premier affichage avait paru en Union soviétique. Un néon clignotant au-dessus de la place Pouchkine indiquait : « Coca-Cola... it's the real thing ». Les *apparatchik*

⁵⁶² Un célèbre groupe des années 1980.

⁵⁶³ « Une image sans cadre de la Madone, qui était restée accrochée seule au-dessus de la baignoire pendant des années, cohabitait soudain avec une homonymes plus torride. Les gars des Wham ! Faisaient leur come-back sur la chasse d'eau, et un groupe allemand, tout en cuir et en longue moustaches, se ruait vers la célébrité, témoin l'autocollant sur le porte-serviettes. Un Sylvester Stallone de cinq centimètres de haut en stratifié, luisait d'effort, soutenait le verre à dents et tout ce qui allait avec », Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 87. Orig. : « An unframed print of the Madonna that had hung alone above the bath for years was suddenly cohabiting with a steamier namesake. The boys from Wham! were making a comeback from the cistern and a German band, all leather and long moustaches, were rocketing to fame with a sticker on the towel rail. Sylvester Stallone, two inches high, laminate, glinting with effort, took out the toothpaste jar and everything it stood for », *On Foot to the Golden Horn*, op. cit., p. 66.

épousèrent l'esprit, sinon la substance, de la publicité. Ils conclurent que le marketing n'avait plus de secrets pour eux et lancèrent une série de campagnes « Moissonneuses-batteuses Tula... it's the real thing » et « Melodiya Records... it's the real thing ». Leurs publicités toutefois donnèrent des résultats décevants⁵⁶⁴.

Nous retrouvons la même ironie quand il décrit les excursions hors pistes des citoyens de l'ancienne Allemagne de l'Est dépassés par la puissance des nouvelles voitures occidentales :

Depuis la chute du mur, le nombre d'accidents routiers dans l'ancienne Allemagne de l'Est avait quadruplé. Au début, on pensait que les coupables étaient les *Wessis* du fait qu'ils roulaient imprudemment sur des routes inadéquates. Mais les vrais responsables étaient les Allemands de l'Est eux-mêmes. Ils avaient abandonné leurs imprévisibles Trabants pour des guimbardes au moteur gonflé. Mais ces voitures surpuissantes étaient mal connues. Les *Ossis* ne savaient pas les conduire et avaient tendance à avoir des collisions⁵⁶⁵.

Ces descriptions traduisent sans aucun doute la passion et l'ingénuité avec laquelle les habitants de l'Europe de l'Est se lancent, non sans déconvenues, dans un nouveau *modus vivendi*. Toutefois, la mise en avant de la maladresse des personnages rencontrés par le voyageur relève de l'ironie, mais il aboutit aussi, volontairement ou non, à une infantilisation de l'*ex homo sovieticus* en réactualisant l'ancien stéréotype d'une Europe de l'Est habitée par des êtres mi-adultes, mi-civilisés. L'image de l'Europe de l'Est comme espace enfantin est renforcée par la description que fait Olivier Weber de la nouvelle bourse de Moscou, décrite comme un « nid d'oisillons un peu désesparés⁵⁶⁶ ». Jean-Paul Kauffmann, dans une grande surface de Talsi, dépeint d'un regard paternaliste l'ingénuité et l'innocence des jeunes Européens face à ses compatriotes et aux Occidentaux en général :

La même profusion qu'en France, la même diversité. Mais les gens n'ont pas encore acquis le geste automatique des nantis [...]. J'ai l'impression qu'elle dépense avec circonscription. En tout cas, la clientèle

⁵⁶⁴ Orig. : « *Only a few months before, the Soviet Union's first billboard had appeared. 'Coke... it's the real thing' flashed in neon above Pushkin Square. Cola sales soared. The apparatchiki embraced the spirit, if not the substance, of advertising. They concluded that marketing held no mysteries and launched a series of their own campaigns. 'Tula Combine Harvesters... it's the real thing' and ' Melodiya Records... it's the real thing'. Their advertisements produced disappointing results* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 197.

⁵⁶⁵ Orig. : « *Since the Wall had fallen the number of road accidents in old East Germany had risen fourfold. Initially the culprits were thought to be Wessis incautiously roaring down the inadequate roads. But it was the East Germans themselves who were responsible. They had forsaken their temperamental Trabants for souped-up rattletraps. But the over-powered machines were unfamiliar. The Ossis couldn't handle them and tended to run into things* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 15.

« Ossis » et « Wessis » sont des termes péjoratifs utilisés en Allemagne pour indiquer respectivement les Allemands de l'Est et les Allemands de l'Ouest.

⁵⁶⁶ Olivier Weber, *Voyage au pays de toutes les Russies*, op. cit., p. 164.

ne paraît pas avoir rejoint le stade de la saturation. Quelque chose d'ingénu subsiste en elle. Le dressage n'est pas terminé. Ces acheteurs sont encore dans la période de l'apprentissage de la consommation⁵⁶⁷.

Dans un bar, il observe les jeunes hommes de la finance courlandaise et il constate d'une part les ressemblances avec leurs homologues français (les mêmes vêtements, la même coiffure, le même téléphone portable ultra-plat, le même « œil froid et séducteur, la même arrogance anxieuse⁵⁶⁸ »), et d'autre part il souligne les différences et en particulier le fait qu'ils semblent « un peu trop tendres, peut-être, pour devenir de vrais Européens outrecoquidants⁵⁶⁹ », condamnant ainsi les jeunes de l'Est, en tout cas ceux de la Courlande, à rester pour l'instant encore dans les limbes européens et l'Europe de l'Est à demeurer *de facto* un espace indéfini.

Un premier groupe de voyageurs place donc l'occidentalisation de l'Europe de l'Est, malgré tous ses retards et ses entraves, dans le sillage d'une mondialisation apparemment inéluctable, suscitant parfois une ironie condescendante. D'autres, comme le cinéaste polonais Wajda interviewé par Belpoliti, y voient le seul parcours envisageable pour sortir les anciens pays communistes de la torpeur dans laquelle ils s'enlisent. Pour Wajda, les nouvelles générations représentent en effet, grâce à leur regard tourné vers l'Occident, le seul espoir pour son pays car « les nouvelles générations sont différentes : elles pensent comme pense le monde d'aujourd'hui ; elles avancent au pas de l'Occident⁵⁷⁰ ». Un troisième groupe, en revanche, jette sur cette occidentalisation un œil plutôt critique sinon catastrophiste. Le premier motif de critique est le rôle prépondérant joué par l'argent. MacLean rapporte ainsi les paroles d'un jeune Russe affirmant, lors des premières élections libres dans son pays, avoir voté non pas pour un programme politique, mais tout simplement pour le mark allemand. Goodwin, lui, ne manque pas de relever que Stan, le Polonais rentré des États-Unis et dont nous avons eu l'occasion de goûter l'anglais approximatif, est le seul à lui demander de l'argent pour pouvoir passer la nuit dans la grange de sa ferme. Selon les voyageurs, la soif d'argent a désormais atteint les lieux les plus reculés, comme par exemple la péninsule de Kola où dans un magasin Rumiz devient le dépositaire des projets mirifiques d'un éleveur de rennes Sami qui, de verre en verre, imagine sa richesse se multiplier en vendant les cornes de ses bêtes pour produire un puissant aphrodisiaque⁵⁷¹.

⁵⁶⁷ Jean-Paul Kauffmann, *Courlande, op. cit.*, p. 245.

⁵⁶⁸ *Ibid.*, p. 180.

⁵⁶⁹ *Ibid.*, p. 181.

⁵⁷⁰ Orig. : « *le nuove generazioni sono differenti: pensano come pensa il mondo oggi; camminano al passo con l'Occidente. Sono loro l'unica speranza del paese* », Marco Belpoliti, *La prova, op.cit.*, p. 41.

⁵⁷¹ « Dans un magasin d'alimentation, je trouve un Sami cramponné à sa canette de bière ; il me salue et [...] il m'inflige ses élucubrations concernant les milliards de roubles qu'il va forcément gagner en vendant aux

Dans l'imaginaire des voyageurs, il paraît certain que la route entreprise par les nouvelles générations n'est plus indiquée par les index tendus et les regards graves des Lénine en pierre qui ont survécu à l'effondrement communiste, mais, comme le résume très bien Maspero avec une amertume tangible lors de son second voyage en Roumanie, ce sont désormais les lumières miroitantes des banques qui attirent l'attention des jeunes Roumains désemparés et plus généralement des Européens de l'Est :

J'ai pu constater que si les lacis des rues aux chaussées défoncées n'étaient guère plus éclairés, il y avait maintenant, dans le centre, des monuments illuminés. C'étaient les banques. [...] Comme si le retour à la démocratie était avant tout le retour au fric roi, autre forme de Conducator et de Phare lumineux⁵⁷².

Ce commentaire et en particulier l'emploi du terme familier mais aussi péjoratif de « fric » laisse transparaître tout le désappointement, la désillusion et l'amertume ressentis par l'auteur français vis-à-vis du tournant intervenu dans l'ancienne Europe socialiste. En effet Maspero, comme il l'écrit dans l'introduction à son récit, espérait qu'avec la fin des régimes du « socialisme réellement existant » une nouvelle Europe puisse enfin se construire démocratiquement. Si de nombreuses rencontres au long de son voyage ont été source d'enrichissement et d'espoir, il observe avec amertume qu'à « l'heure du libéralisme réellement existant, du cœur de l'Europe monte de nouveau l'odeur de mort⁵⁷³ ». Cette odeur est incontestablement liée au sang versé en ex-Yougoslavie, au Kosovo et de nos jours en Ukraine. Mais elle renvoie aussi les relents d'une démocratisation inaboutie, à moins qu'il ne s'agisse des effluves de pourriture d'un système dont on tente de cacher les contradictions : l'occidentalisation de l'Europe de l'Est lève alors le voile sur la mise en échec de la démocratie libérale par le triomphe de la finance capitaliste et le constat à l'Est d'une incapacité de l'Ouest à projeter et à réaliser lui-même ses propres idéaux. Ainsi, Maspero termine sa postface de 1999 par cette phrase sibylline d'un jeune Albanais : « La démocratie, on nous l'a donnée et on nous a dit : Regardez-la !⁵⁷⁴ » Pour les voyageurs, l'Europe de l'Est est donc une fois encore reléguée aux marges de l'Europe démocratique du moment que le chemin vers l'occidentalisation ne mène pas vers la démocratie, mais plutôt vers une ruée vers

Américains les bois de ses rennes. Je lui demande ce qu'ils vont en faire. "Un puissant Viagra naturel" », Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 72. Orig. : « *In un negozio di alimentari trovo un Sami attaccato alla canna della birra; mi saluta e [...] mi infligge le sue fantasticherie sui miliardi di rubli che infallibilmente guadagnerà vendendo agli americani le corna delle sue renne. Per farne che cosa, gli chiedo. Lui: un nuovo potentissimo Viagra naturale* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 64.

⁵⁷² François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 409-410.

Conducator et *Phare lumineux* des Carpates étaient des appellations données à Ceausescu.

⁵⁷³ *Ibid.*, p. 467.

⁵⁷⁴ *Ibid.*, p. 469.

l'or comme au temps du Far West. Aux yeux de Weber, Moscou « a des airs d'Eldorado pour des milliers de commerçants, d'hommes d'affaires en herbe, et pour les aigrefins qui s'offrent des villas de nababs⁵⁷⁵ ». Stasiuk note qu'à Tiraspol, en Moldavie, toutes les stations d'essence et tous les supermarchés s'appellent Sheriff⁵⁷⁶. « L'étoile de western brillait d'un éclat absurde dans ce musée ethnographique postsoviétique. Là, tout était possible. L'ancien apparatchik s'était déguisé en shérif américain et avait raflé la mise⁵⁷⁷. » Et Rumiz, dans le nord de la Russie, a l'impression d'être dans un décors de film de western, la poussière en moins :

L'hôtel, un cube préfabriqué en briques grises, à deux étages, se trouve à dix mètres du bureau du procureur, exactement comme dans les westerns, le saloon est à deux pas du bureau du shérif. On se croirait un peu au Klondike à l'époque de la ruée vers l'or : même édifices provisoires, même taux d'alcoolisme, mêmes rues avec les gens qui vous regardent derrière les rideaux de leur fenêtre⁵⁷⁸.

Au delà du clin d'œil cinématographique, ce dernier extrait marque le passage d'une vague similitude initiale exprimée par l'adverbe « comme » à une métaphore qui est aussi métamorphose et donc assimilation par l'adjectif « même », répété trois fois. Aux stéréotypes classiques, il faut donc désormais ajouter ceux de l'Amérique de Buffalo Bill et de Mickey Mouse, car Rumiz lors de son voyage découvre que les belles vallées qui dans le chapitre précédant cachaient des vestiges de l'industrie communiste, tels que l'usine de Copșa-Mița, dissimulent d'autres bâtiments, cette fois-ci contemporains qu'il n'hésite pas à définir comme cauchemardesques :

Il nous fait traverser une vallée magnifique, parsemée de maisons d'émigrants qui ont réussi, mais ce sont des maisons de cauchemar, de petits châteaux forts médiévaux, avec des tours coiffées de tuiles en plastique bleu. Disneyland est l'idéal esthétique de l'Ukraine indépendante. Moscou est peut-être plus loin, aux guichets on ne parle plus qu'ukrainien, mais en attendant, la connaissance séculaire des matériaux a disparu, emportant avec elle l'identité du lieu⁵⁷⁹.

⁵⁷⁵ Olivier Weber, *Voyage au pays de toutes les Russies*, op. cit., p. 161.

⁵⁷⁶ Nous pourrions aussi ajouter le Football Club Sheriff Tiraspol fondé le 4 avril 1997.

⁵⁷⁷ Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 18.

⁵⁷⁸ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 74. Orig. : « L'hotel è un prefabbricato a due piani, a forma di cubo, in mattoni grigi, a dieci metri dall'ufficio del procuratore: esattamente come nel West, il saloon sta a due passi dallo sceriffo. C'è un'atmosfera da Klondike ai tempi della corsa all'oro, stesse case provvisorie, stesso tasso alcolico, stesse strade con la gente che ti guarda da dietro le tendine delle finestre », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 65.

⁵⁷⁹ *Ibid.*, 256. Orig. : « Ci guida in una valle magnifica, segnata dalle case degli emigranti che hanno fatto soldi, ma sono case da incubo, castelli medievali con torri coperte di tegole in plastica blu. È Disneyland il modello estetico dell'Ucraina indipendente. Mosca sarà anche più lontana, agli sportelli si parlerà solo ucraino, ma intanto la sapienza secolare dei materiali è dissipata, l'identità del luogo pure », *ibid.*, p. 208.

Si Maspero condamne le nouveau credo du libéralisme économique, chez Rumiz c'est l'Occident dans sa totalité qui est blâmé. À la lecture de ses commentaires sur l'occidentalisation de l'Europe de l'Est, le lecteur se heurte à ce que l'on peut définir comme une véritable phobie à l'égard de l'Ouest, en particulier de la standardisation que celui-ci répand. Pour Rumiz, l'Occident est responsable de conduire les anciens pays de l'Europe de l'Est à la perte de leur identité, c'est-à-dire de leur propre mémoire historique, sociale et culturelle. Aux yeux de Rumiz, il est clair qu'après les occupations néfastes du nazisme et du communisme, l'arrivée de la mondialisation est une plaie supplémentaire qui s'abat sur cet espace. Vilnius, la capitale de la Lituanie, jadis centre célèbre de la présence juive, se réduit dès lors à une triste attraction touristique : « Qu'est-il resté du mythe après la table rase du nazisme, le néant du communisme et, maintenant, la tempête finale du mercantilisme sur les ruines d'une époque glorieuse, de la ville d'esprit et de candeur ?⁵⁸⁰ » Et plus généralement, les villes d'Europe de l'Est apparaissent à l'auteur italien plongées dans le néant et vidées de leur substance. Varsovie, par exemple,

la ville que j'ai aimée et visitée tant de fois paraît soudain avoir sombré dans le vide. Des bermudas, des glaces, des touristes ignorants, une place envahie par de grands ours colorés en carton-pâte, debout les mains levées comme des demeurés. L'illusionnisme analgésique de l'Occident m'apparaît dans toute sa démence⁵⁸¹.

Il arrive même à se demander si la mondialisation ne serait pas, après tout, le mal absolu : « Le démon, c'est peut-être la mondialisation⁵⁸². » Par conséquent il appelle à une forme de résistance : « Attention, [dit-il à un groupe de jeune], après l'homologation soviétique, vous allez avoir droit aux paperasses de l'Union européenne⁵⁸³. » Et de regretter l'époque soviétique qui avait réussi, à sa façon, à préserver ce que pour lui représente l'Est mettant entre parenthèses déportations, famines et autres crimes contre l'humanité.

Hélas, Vilnius, toi la Vilna des Juifs, puits de cabale et de culture, comme tu brilles aujourd'hui sous les enseignes des *fast-food* ! Te voilà déjà devenue un Luna-Park. En quelques années, l'Athènes du

⁵⁸⁰ *Ibid.*, p. 186. Orig. : « *Cos'è rimasto del mito dopo la tabula rasa del nazismo, il nulla del comunismo, ora, la tempesta finale del mercato sulle macerie di un'epoca gloriosa, di spirito e candore?* », *ibid.* p. 155.

⁵⁸¹ *Ibid.*, p. 215-216. « *La città che ho amato e visitato tante volte mi sembra improvvisamente risucchiata dal nulla. Bermuda, gelati, turisti ignoranti, una piazza invasa da grandi orsi colorati di cartapesta, in piedi con le mani alzate come deficienti. L'illusionismo analgesico dell'Occidente mi appare in tutta la sua demenza* », *ibid.*, p. 178.

⁵⁸² *Ibid.*, p. 249. Orig. : « *Forse il demonio è il Globale* », *ibid.*, p. 203.

⁵⁸³ *Ibid.*, p. 147. Orig. : « *attenti, gli dico, dopo l'omologazione sovietica arriva quella targata Ue* », *ibid.*, p. 125.

monde balte paraît avoir perdu une grande partie de cette fascinante patine du XIX^e siècle qu'elle avait su conserver, tant bien que mal, au temps terrible de l'hégémonie soviétique⁵⁸⁴.

Sur le même ton, Belpoliti partage les observations de l'écrivain triestin quand il constate que l'Europe de l'Est, dans sa course vers l'Occident, est vouée à perdre son identité pour devenir un non-lieu :

En parlant avec les gens, en observant les nouvelles constructions, les panneaux, les télévisions toujours allumées dans les locaux, on a l'impression que dans leur imaginaire l'Europe ressemble beaucoup à l'Amérique ou à quelque chose d'intermédiaire entre les deux : centres commerciaux, palais vitrés, grands panneaux lumineux, ameublements kitsch. Leur futur sera-t-il une Europe des non-lieux à la place des petites maisons des villages ?⁵⁸⁵

En lisant ces extraits aux tons contrastés, on ressent chez les auteurs un double regret suscité d'une part par la disparition de l'Europe de l'Est archaïque, donc exotique, avec ses maisonnettes en bois, et d'autre part par l'apparition de lieux aseptisés, stériles, décrits à plusieurs reprises comme des non-lieux.

L'anthropologue français Marc Augé définit le non-lieu comme un espace dépourvu de toute valence identitaire, relationnelle et historique : « Si un lieu peut se définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique définit un non-lieu⁵⁸⁶. » Toutefois, ce concept pourrait conduire à une opposition binaire, non seulement entre lieu et non-lieu mais aussi entre vrai lieu et faux lieu et, dans notre cas, entre vraie Europe de l'Est et fausse Europe de l'Est. De plus, il s'agit d'une opposition stéréotypée car elle ne considère l'évolution des coutumes (stéréotypisation), ni les cas particuliers (généralisation). Les grandes surfaces, par exemple, définies par Augé comme des non-lieux, sont aujourd'hui, du moins en Europe occidentale, un lieu relationnel incontournable pour les jeunes générations⁵⁸⁷. Le supermarché

⁵⁸⁴ *Ibid.*, p. 184. « *Ahi Vilnius, la Vilna degli ebrei, pozzo di cabala e cultura, come luccichi oggi di fast-food. Sei già diventata un luna park. In pochi anni l'Atene del mondo baltico sembra aver perso molta di quell'affascinante muffa ottocentesca che nel tempo terribile dei Soviet aveva bene o male conservato* », *ibid.*, p. 154.

⁵⁸⁵ Orig. : « *Parlando con le persone, osservando le nuove costruzioni, le insegne, le televisioni sempre accese nei locali, si ha l'impressione che nel loro immaginario l'Europa assomigli molto all'America, o a qualcosa di intermedio tra le due: centri commerciali, palazzi a specchio, grandi insegne luminose, arredamenti kitsch. Il loro futuro sarà un'Europa dei non-luoghi al posto delle casupole dei villaggi?* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 27.

⁵⁸⁶ Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, p. 100.

⁵⁸⁷ Cf. Marco Lazzari et Marcella Jacono Quarantino (éds), *Adolescenti tra piazze reali e piazze virtuali*, Bergamo, Bergamo University Press, 2010.

de Ris-Orangis dans l'Essone pourrait bientôt être inscrit dans le patrimoine historique de la France. Un soi disant non-lieu, comme un aéroport, peut se transformer en unique monde possible⁵⁸⁸. On pourrait alors affirmer avec Maspero, à l'occasion d'une discussion sur la différence entre non-lieu et no man's land, que les non-lieux n'existent pas.

La terre est toujours vivante, toute couverte de cicatrices qu'elle soit. J'avais participé à un forum sur Internet autour de la question de « non-lieu » avec des étudiants américains. Je n'ai pas réussi à expliquer qu'un non-lieu, ça n'existait pas. J'avais employé le mot « no man's land » dans *Les Passagers* [du *Roissey-Express*]. Un no man's land n'est pas un non-lieu, même s'il est un instant désert : il est le lieu vivant d'une histoire immense derrière lui et d'une histoire immense à venir⁵⁸⁹.

Cependant, le terme « non-lieu » nous conduit au-delà de l'Europe de l'Est et nous inscrit dans une réflexion plus ample qui concerne la société occidentale, laquelle suscite l'intérêt de nombreux penseurs provenant de différentes disciplines. En effet, au néologisme d'Augé, nous pouvons ajouter les définitions d'espaces « hyperréels » et de « simulacres » proposées par Jean Baudrillard. Ces définitions, chacune avec ses propres spécificités, se focalisent sur l'évolution de l'espace humain occidental des dernières décennies et en particulier sur la confusion existant entre monde réel et monde irréel. Selon Augé, aujourd'hui nous assisterions même à une inversion des pôles, où ce ne seraient pas les lieux tels que Disneyland, Legoland et d'autres qui copient la réalité, mais bien le contraire :

Il fut un temps où le réel se distinguait clairement de la fiction, où l'on pouvait se faire peur en se racontant des histoires mais en sachant qu'on les inventait, où l'on allait dans des lieux spécialisés et bien délimités (des parcs d'attraction, des foires, des théâtres, des cinémas) dans lesquels la fiction copiait le réel. De nos jours, insensiblement, c'est l'inverse qui est en train de se produire : le réel copie la fiction⁵⁹⁰.

Baudrillard, dans son essai *Simulacre et Simulation*, va encore plus loin. Pour le sociologue français, il ne s'agit pas d'une inversion de référent où le réel copie la fiction, mais

⁵⁸⁸ Que l'on pense à l'angoissante et absurde mésaventure survenue à l'Iranien Mehrami Karimi Nassri qui, ayant perdu son passeport, vécut pendant presque vingt ans, de 1988 à 2006, au Terminal 1 de l'aéroport Charles De Gaulle. Cet épisode a d'ailleurs été adapté au cinéma par Steven Spielberg dans le film *The Terminal* en 2006. Le fait que dans le film le personnage principal interprété par Tom Hanks s'appelle Viktor Novorski, originaire de Krakazie, un pays imaginaire de l'Europe de l'Est, et qu'il se trouve enfermé dans l'aéroport JFK de New York parce que son pays natal connaît un coup d'État, ne manquera pas de susciter un sourire et d'enrichir notre discussion sur les lieux imaginaires d'Europe de l'Est.

⁵⁸⁹ Propos recueillis par Thierry Guichard, « L'Aimant de l'Histoire », *Le matricule des anges*, 2006, n° 74, p. 19.

⁵⁹⁰ Marc Augé, *Non-lieux*, *op. cit.*, p. 69.

d'absence de réel tout court. Plutôt que de parler de réel, il propose le terme d'hyperréel c'est-à-dire d'un « réel sans origine ni réalité⁵⁹¹ », dont Disneyland est le modèle absolu :

Disneyland est là pour cacher que c'est le pays « réel », toute l'Amérique « réelle » qui est Disneyland (un peu comme les prisons sont là pour cacher que c'est le social tout entier, dans son omniprésence banale, qui est carcéral). Disneyland est posé comme imaginaire afin de faire croire que le reste est réel, alors que tout Los Angeles et l'Amérique qui l'entoure ne sont déjà plus réels, mais de l'ordre de l'hyperréel et de la simulation. Il ne s'agit plus d'une représentation fautive de la réalité (l'idéologie), il s'agit de cacher que le réel n'est plus réel, et donc de sauver le principe de la réalité⁵⁹².

Si en Europe occidentale cette transformation est en cours depuis plusieurs décennies, en Europe orientale, en revanche, le passage des signes « qui dissimulent quelque chose » et qui « renvoient à une théologie de la vérité et du secret (dont fait encore partie l'idéologie) » aux signes « qui dissimulent qu'il n'y a rien [...] » inaugurant ainsi « l'ère des simulacres et de la simulation »⁵⁹³ frappe de plein fouet le voyageur, le laissant d'une part désorienté, car il ne trouve pas ce qu'il croyait trouver, d'autre part frustré voire furieux, parce que l'Est, d'espace exotique et d'aventure, en s'occidentalissant, se réduit en une déformation de l'Occident ou, pour reprendre une définition de Belpoliti, à l'exotisme du même.

Si jusqu'ici les voyageurs ont décrit un espace en train d'imiter les goûts, les ameublements et l'imaginaire de l'Occident, nous pourrions renverser les trajectoires d'influence et nous demander, comme le fait du reste Belpoliti à la fin de son essai, si après tout, ce n'était pas l'Europe de l'Est qui imite l'Ouest mais plutôt le contraire.

Peut-être est-ce le contraire qui est vrai : c'est l'Amérique qui ressemble à cette Europe centrale [...]. Le kitsch américain, celui que Nabokov raconte dans *Lolita* ou que Saul Steinberg – un autre immigré – dessine dans ses cartoons, provient-il d'ici ? Au fond, la plupart des Européens qui ont créé le goût esthétique des États-Unis sont nés dans ces pays : Hongrie, Pologne, Bohême, Slovaquie, mais aussi Ukraine [...]. Le kitsch américain a-t-il une origine centre-européenne ? Warhol, son principal chanteur, en réalité s'appelait Warhola et sa famille était tchèque⁵⁹⁴.

⁵⁹¹ « La simulation n'est plus celle d'un territoire, d'un être référentiel, d'une substance. Elle est la génération par les modèles d'un réel sans origine ni réalité : hyperréel », Jean Baudrillard, *Simulacres et Simulation*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1981, p. 10.

⁵⁹² *Ibid.*, p. 25-26.

⁵⁹³ *Ibid.*, p. 17.

⁵⁹⁴ Orig. : « *Forse è vero il contrario: è l'America ad assomigliare a questa Europa centrale [...]. Il kitsch americano, quello che racconta Nabokov in Lolita o che disegna Saul Steinberg – altro immigrato – nei suoi cartoon, proviene da qui? In fondo, gran parte degli Europei che hanno creato il gusto estetico degli Stati Uniti sono nati in questi paesi: Ungheria, Polonia, Boemia, Slovacchia, ma anche Ucraina [...]. Warhol, il suo cantore principale, in realtà si chiamava Warhola e la sua famiglia era ceca », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 112.*

La proposition est certes intéressante, mais elle nous laisse pour le moins dubitatif et suscite quelques réserves. Il est vrai que le rôle joué par Warhol dans l'esthétique américaine puis occidentale est indéniable. Toutefois, et sans vouloir basculer dans un structuralisme débordant, y voir un rapport de cause à effet entre son origine – n'oublions pas que Warhol est né en Amérique – et sa production artistique, nous paraît pour le moins excessif, et d'ailleurs bibliographes et critiques ont souvent relativisé l'importance de l'histoire familiale que lui-même utilisait à des fins d'exotisme. L'association entre le *kitsch* et le goût en provenance d'Europe orientale nous semble encore plus osée. N'oublions pas que le *kitsch* ne représente pas un courant artistique, mais qu'il indique toute expression artistique sans goût. Autrement dit, pour reprendre Umberto Eco, « est *Kitsch* l'œuvre qui, pour justifier sa fonction de stimulatrice d'effets, se pavane avec les dépouilles d'autres expériences, et se vend comme art sans réserves⁵⁹⁵ » alors que l'avant-garde, dont font partie Andy Warhol et d'autres artistes originaires d'Europe orientale⁵⁹⁶, réfléchit, selon Clement Greenberg, non pas sur l'effet qu'elle doit provoquer sur le bénéficiaire, mais sur les processus qui conduisent à l'œuvre elle-même⁵⁹⁷. En même temps, si l'on prête attention à l'étymologie du mot *kitsch*, on découvre deux sources possibles à ce terme. L'une nous conduit au verbe *kitschen* employé pour dire en dialecte mecklembourgeois « ramasser de la boue sur la route », mais aussi « maquiller les meubles pour qu'ils paraissent plus anciens » ; quant au verbe *verkitschen*, il signifie « vendre à bas prix ». L'autre source nous amène à Munich, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, et à la pratique des touristes américains qui désireux d'acheter un tableau à bon marché demandaient des esquisses, *sketch* en anglais. L'origine du terme qui indique désormais de la

Pour la précision, Nabokov est originaire de Saint-Pétersbourg et Saul Steinberg, célèbre surtout pour ses couvertures du magazine *New Yorker*, est né en Roumanie en 1914. Il nous semble aussi nécessaire de préciser que la famille Warhol était originaire de Miková, un petit village dans le nord-ouest de la Slovaquie alors partie de l'Autriche-Hongrie.

⁵⁹⁵ Cf. Umberto Eco (éd.), *Histoire de la laideur*, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Flammarion, 2007, p. 394-407. Sur le kitsch voir aussi : Umberto Eco, « Voyage dans l'hyperréalité », in Umberto Eco, *La Guerre du faux*, traduit de l'italien par Myriam Tanant et Piero Caracciolo, Paris, Grasset, 1985, p. 28-29.

Kundera a consacré au kitsch toute une réflexion dans *L'Insoutenable légèreté de l'être* et ensuite dans *L'Art du roman*. Pour Kundera, le kitsch n'est pas seulement un art de pacotille, ni une simple œuvre de mauvais goût, mais il existe une attitude kitsch. À ce sujet, il écrit que « le besoin du kitsch de l'homme-kitsch (kitschmensch) : c'est le besoin de regarder dans le miroir du mensonge embellissant et de s'y reconnaître avec une satisfaction émue. Pour Broch, le kitsch est lié historiquement au romantisme sentimental du XIX^e siècle. Puisque en Allemagne et en Europe centrale le XIX^e siècle était beaucoup plus romantique (et beaucoup moins réaliste) qu'ailleurs, c'est là que le kitsch s'est épanoui outre mesure, c'est là que le mot kitsch est né, qu'il est encore couramment utilisé. À Prague, nous avons vu dans le kitsch l'ennemi principal de l'art », Milan Kundera, *L'Art du roman*. Essai, Gallimard, coll. « Folio », p. 157.

⁵⁹⁶ Que l'on pense pour la France à Eugène Ionesco né Eugen Ionescu, Tristan Tzara, de son vrai nom Samuel Rosenstock, ou encore Ghérasim Luca.

⁵⁹⁷ Clement Greenberg, « Avant-Garde and Kitsch », *Partisan Review*, 1939, n° 6, p. 34-49.

pacotille pour « acheteurs prêts à faire des expériences esthétiques faciles⁵⁹⁸ » se trouverait alors à la croisée des deux mots germaniques.

L'évolution de l'ancienne Europe de l'Est, qu'elle soit héréditaire ou toute récente, est source d'autres tracas et d'autres amertumes pour les voyageurs partis en quête d'aventure et d'exotisme. En effet, cette mutation, comme l'observent Büscher et Rumiz, non seulement transforme le voyageur en objet de curiosité dérisoire⁵⁹⁹, non seulement transforme un espace exotique en une pâle imitation de son espace originel, mais elle implique aussi la fin de la narration et donc du récit de voyage. « En franchissant les confins de l'Estonie ou de la Pologne, j'éprouvais une sensation brûlante : à l'ouest, l'aventure s'arrêtait, dans le carnet les notes ne manquaient jamais de se raréfier⁶⁰⁰ », écrit Rumiz dans l'introduction à son voyage. Et nous retrouvons la même réflexion dans le chapitre final de son récit, quand il précise que « l'Occident est l'endroit où le bâillement règne en maître. L'équation mise au point chez notre ami Jacek à Varsovie se confirme : "Difficulté égale récit"⁶⁰¹ ».

L'équation « difficulté égale narration » proposée par Rumiz est néanmoins assez critiquable du moment qu'elle laisse présumer que quelle que soit la difficulté, celle-ci serait suffisante pour une production littéraire. Pour éviter tout contre-sens, à la fin du même paragraphe il rapporte l'esprit du mauvais voyageur incarné par une dame suisse, rencontrée dans un précédent voyage, qui lui avoue préférer les trains italiens et leurs horaires aléatoires car ils sont la source d'interminables discussions.

Dans les ténèbres, il me revient à l'esprit qu'un jour, dans un train suisse molletonné et ponctuel, une dame m'a dit – je le jure – qu'elle aimait les trains italiens parce qu'ils ne marchaient pas et que, par conséquent, « cela faisait au moins une bonne raison de bavarder ». C'était de toute évidence une snob qui considérait ce mauvais fonctionnement comme l'unique imprévu capable de rompre son ennui incommensurable⁶⁰².

⁵⁹⁸ Umberto Eco, *Histoire de la laideur*, op. cit., p. 394.

⁵⁹⁹ « Le sac accroché à mon vieux dos devient un objet de commisération voilée, la communication avec autrui dans les moyens de transport publics diminue sensiblement, tandis que l'indifférence et l'ennui augmentent. Mais c'est surtout le temps. Il se consume à la vitesse angoissante d'une bougie », Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 215. Orig. : « *Lo zaino sulla mia vecchia schiena diventa oggetto di velata commiserazione, la comunicazione interpersonale sui mezzi pubblici diminuisce sensibilmente, l'indifferenza e la noia aumentano. Ma soprattutto il tempo. Si brucia con la velocità angosciante di una candela* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 178.

⁶⁰⁰ *Ibid.* p. 15. Orig. : « *Varcando il confine dall'Estonia o dalla Polonia avevo una sensazione bruciante: a ovest l'avventura finiva, nel taccuino le annotazioni erano destinate a rarefarsi* », *ibid.*, p. 16-17.

⁶⁰¹ *Ibid.*, p. 254. Orig. : « *L'Occidente è il luogo dove lo sbadiglio regna sovrano. L'equazione costruita dall'amico Jacek a Varsavia si conferma : "Difficoltà = narrazione"* », *ibid.*, p. 207.

⁶⁰² *Ibid.*, p. 254. Orig. : « *Nel buio mi torna in mente che su un felpato e puntualissimo treno svizzero, un giorno una donna mi disse – giuro – di amare i treni italiani perché non funzionavano e dunque "c'era*

Par cet exemple, Rumiz élabore l'idée que pour le « vrai » voyageur les dysfonctionnements ne sont pas source de discussion, comme le pense la dame suisse, mais plutôt une occasion de discussion et donc de connaissance. Toutefois, l'équation de Rumiz laisse supposer aussi l'impossibilité du voyageur de voyager et de faire voyager au-delà d'une Europe orientale stéréotypée.

III Un vent d'ouest souffle sur la plaine orientale

Après avoir mis en évidence la passion avec laquelle l'Europe de l'Est s'inspire du modèle occidental et les réactions que cela suscite chez les voyageurs, c'est l'attitude que l'Europe occidentale adopte face à sa partie orientale, à l'orée du XXI^e siècle, qui retiendra notre attention. En effet, le rêve d'une Europe (non seulement géographique, mais aussi politique et culturelle) allant de l'Atlantique à l'Oural, né au lendemain des événements de novembre 1989, a été de courte durée. Selon Camille de Toledo, auteur de l'essai *Le Hêtre et le Bouleau*, déjà au cours des réjouissances qui suivirent la chute du mur dans les rues de Berlin, la ville symbole de l'Europe partagée et enfin rassemblée, transparaisaient des signes annonciateurs du caractère chimérique de l'unité européenne. L'auteur se réfère notamment aux images, retransmises partout dans le monde, de l'artiste et dissident anticommuniste Mstislav Rostropovitch, installé à quelques mètres du Checkpoint Charlie, jouant au milieu de la foule en liesse les *Suites* de Johann S. Bach. Passants, cameramen et commentateurs sont tous subjugués par les notes du maestro, sans prêter attention au son des pièces de monnaie lancées à ses pieds. Pourtant ce geste, bien qu'il puisse être lu comme un geste bien intentionné, aux yeux de Toledo est riche de sens car en transformant le héros en mendiant, il prélude au fait que la chute du mur de Berlin n'est pas simplement un coup d'éponge sur les vieilles divergences, mais plutôt une triste régénération d'anciens stéréotypes⁶⁰³. La fragilité de l'Europe réunie est d'emblée soulignée par Mikhaïl Gorbatchev à l'occasion du discours qu'il allait prononcer trois ans plus tard, le 6 mai 1992, au Westminster College de Fulton (Missouri), – là-même où le 5 avril 1946 le premier ministre britannique Winston Churchill annonçait pour la première fois l'instauration du rideau de fer. Dans son allocution, l'ancien président de l'URSS et père de la *Perestroïka*, se réjouissant de l'opportunité offerte à l'humanité par la fin de la Guerre froide, ne manque pas de mettre en garde la communauté

almeno qualcosa di cui chiacchierare". Era ovviamente una snob, e guardava ai disservizi come all'unico imprevisto capace di rompere la sua incommensurabile noia », ibid., p. 207.

⁶⁰³ Camille de Toledo, *Le Hêtre et le Bouleau*, op. cit., p. 17-22.

occidentale et mondiale contre les risques et dérives possibles. En effet, selon Gorbatchev rien ne serait plus néfaste à la paix internationale que le retour à l'Europe d'hier, non pas celle des intellectuels d'une *Austria felix* si bien mythifiée par Stefan Zweig dans *Le Monde d'hier*, mais celle de l'équilibre précaire, de la tension programmée et le berceau de presque un siècle de catastrophes. « Il serait tragique au plus haut degré – affirme l'ancien président – qu'après avoir enfin dépassé le modèle du monde de 1946, on se retrouve à nouveau dans celui du monde de 1914⁶⁰⁴. » Et il serait encore plus tragique de considérer le monde « ex » – l'Europe de l'Est – comme une terre de conquête en oubliant son riche et multiple passé, car s'il est incontestable que le monde n'est plus bipolaire, Gorbatchev insiste sur le risque qu'il devienne unipolaire.

Il n'empêche que la marche décidée en direction d'une civilisation nouvelle exige que ne soit pas à nouveau commise la faute intellectuelle, donc politique, qui consiste à interpréter la victoire remportée sur la *guerre froide* comme presque exclusivement celle de son propre mode de vie, de ses propres valeurs, et de ses propres qualités⁶⁰⁵.

Pourtant, ce discours a vite été oublié car l'Europe occidentale encore une fois a fait de l'Europe orientale un territoire de conquête non plus militaire mais économique faisant abstraction de son identité, de son passé et de sa complexité⁶⁰⁶. D'ailleurs, comme l'observe le sociologue Dominique Wolton : « On oublie, on nie l'expérience communiste ; on ne veut rien en savoir, ni en connaître : tout était noir, aujourd'hui tout est blanc. Puisqu'ils sont sortis de la nuit pour rejoindre le jour, pourquoi irait-on y trouver quelque chose de positif ?⁶⁰⁷ »

À ce propos, Belpoliti ne manque pas de souligner l'avancée vers l'est du monde occidental par la présence d'objets symboliques, comme pourraient l'être les enseignes de Coca-Cola ou encore de la Deutschbank dans les rues de la ville communiste de Nowa Huta, mais aussi par la présence réelle de ses pionniers : les hommes d'affaires. Les seuls Italiens qu'il a l'occasion de rencontrer lors de ses voyages sont des hommes d'affaires venus acheter

⁶⁰⁴ Mickhaïl Gorbatchev, « Discours de Fulton. 6 mai 1992 », in Mickhaïl Gorbatchev, *Avant-Mémoires*, Paris, Odile Jacob, 1993, p. 365-379.

⁶⁰⁵ *Ibid.*

⁶⁰⁶ En effet, la chute du mur de Berlin, la liberté de circulation, les privatisations massives de l'économie soviétique, un marché encore vierge ont attiré de nombreux investisseurs étrangers. « À la mi-1995, [...] la Hongrie est aussi le pays où les investisseurs étrangers ont le plus participé au processus de privatisation, rachetant plus de 80% des actifs cédés contre 50% en Pologne et bien moins dans le reste de l'Europe centrale et orientale », Georges Barrot et al., *Europe Europes*, op. cit., p. 238.

⁶⁰⁷ Dominique Wolton, *Naissance de l'Europe démocratique. La Dernière Utopie*, Paris, Flammarion, 1993, p. 256.

des entreprises en faillite⁶⁰⁸, ou des entrepreneurs qui ont délocalisé ici leur production. L'intérêt de Belpoliti à l'égard de cette présence occidentale à l'Est est toutefois double. Tout d'abord, c'est l'occasion pour l'auteur de revenir au texte de Levi, car Levi aussi, lors de son périple à travers l'Europe de l'Est, rencontre des Italiens qui s'étaient installés en Roumanie à l'époque fasciste pour chercher fortune et qui, craignant des répercussions, étaient désireux de rentrer en Italie. Ces Italiens, privilégiés selon Levi, sont le prototype de ceux rencontrés par Belpoliti. Mais c'est aussi l'opportunité d'enquêter sur les opinions des autochtones à l'égard de cette présence réelle. L'occasion se présente à Belpoliti quand les propriétaires italiens d'une usine de sacs à mains lui accordent la permission d'interviewer leurs employées roumaines. Après l'interview, Belpoliti constate chez ses interlocutrices un double sentiment vis-à-vis de l'Occident : une forme de reconnaissance, car les entreprises occidentales offrent du travail et un salaire au-dessus de la moyenne, mais aussi de la frustration mêlée d'impuissance qui explose lors du long silence des ouvrières à la question de savoir ce qu'elles pensent des Italiens⁶⁰⁹ : le silence du faible, de l'opprimé, de l'homme soumis, du colonisé.

Toujours en Roumanie, dans un restaurant de Galați, Belpoliti perçoit le même silence impuissant d'une jeune fille accompagnée d'un riche industriel italien qui, après avoir quitté sa femme et ses enfants, veut la convaincre de s'installer avec lui en Italie⁶¹⁰. Cette scène offre l'occasion à Belpoliti de revenir aux pages de Levi. En effet, elle rappelle en quelque sorte les bruyantes scènes de ménages décrites par un Levi amusé entre les Italiens de Roumanie rencontrés plus haut et leurs femmes roumaines respectives bien décidées à ne pas quitter leur pays. C'est aussi l'occasion de démontrer que *La Trêve* n'est pas seulement un récit de voyage (très particulier), mais également « un récit de rencontres amoureuses et de pudiques

⁶⁰⁸ « Au petit déjeuner je les entends parler affaires, ils s'échangent des renseignements, ils téléphonent dans le jardin, ils fixent des rendez-vous. Ils semblent très efficaces et pleins de projets. Je leur demande ce qu'ils font ici. Des affaires, me répondent. Les Ukrainiens sont en train de tout privatiser, et ils sont ici pour acheter des entreprises. » Orig. : « *A colazione li sento parlare d'affari, si scambiano informazioni, fanno telefonate in giardino, fissano appuntamenti. Sembrano molto efficienti e pieni di progetti. Chiedo loro cosa fanno qui. Affari, mi rispondono. Gli ucraini stanno privatizzando tutto, e sono qui per comprare imprese* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 110.

⁶⁰⁹ « Que pensent-elles des Italiens ?, demande Dana [l'interprète]. Un long silence devant la caméra. » Orig. : « *Cosa pensano degli italiani?, domanda Dana. Lungo silenzio davanti alla macchina da presa* », *ibid.*, p. 160.

⁶¹⁰ « À la table voisine, nous saisissons une discussion. Il a quitté sa femme et ses enfants pour elle, et il cherche à la convaincre de partir vivre en Italie. Il est aisé, il n'a pas de problèmes économiques, il le lui rappelle avec insistance. Mais elle ne semble pas convaincue. » Orig. : « *Nel tavolo vicino cogliamo un discorso. Lui ha lasciato la moglie e i figli per lei e cerca di convincerla a venire a vivere in Italia. È benestante, non ha problemi economici, glielo ricorda con insistenza. Ma lei non sembra convinta* », *ibid.*, p. 28.

occasions perdues⁶¹¹ ». Que l'on pense par exemple aux réflexions suscitées par le parfum laissé sur sa main par la « brune, gaie et gracieuse⁶¹² » Galina : « Dans le wagon [...] je respirais sur ma main le parfum bon marché qu'avait laissé la sienne, heureux de l'avoir revue, triste en pensant aux heures passées avec elle, aux choses non dites, aux occasions perdues⁶¹³. » Au-delà de la beauté et de la prégnance de ce passage, on ressent ici la souffrance et l'impuissance du faible, du perdant, du soumis ou, comme se définit Levi, du « misérable », à exprimer ses propres sentiments. Devant Galina, Levi se sentait « faible, malade et sale ; [il] étai[t] douloureusement conscient de [son] aspect misérable, de [sa] barbe mal rasée, de [ses] vêtements d'Auschwitz⁶¹⁴ », sentiment d'autant plus frustrant si on le compare à l'attitude exubérante du riche industriel qui étale sans honte sa richesse personnelle, sans pourtant la convaincre : « Il est aisé, il n'a pas de problème économique, il le lui rappelle avec insistance. Mais elle ne semble pas convaincue » certain peut-être qu'avec « les moyens, l'argent, le pouvoir masculin, il pouvait tout obtenir⁶¹⁵ ». Le silence des ouvrières de l'usine italienne, l'insistance du riche italien et l'arrogance des touristes occidentaux que nous avons déjà évoquée révèlent encore une fois une véritable condescendance à l'égard de l'Europe de l'Est. Ici, toute différence culturelle n'est pas saisie comme occasion d'enrichissement, mais elle est perçue en tant qu'obstacle comme le dit clairement un autre industriel installé cette fois-ci en Biélorussie : « Les gens ne sont pas habitués à travailler comme chez nous, dit-il. Certains jours, sans aucune explication, ils ne se présentent pas à l'usine. Le communisme les a habitués comme ça, ajoute-t-il⁶¹⁶. » Le comportement des Italiens décrit par Belpoliti n'est spécifique ni à une classe sociale ni à une seule nation. Au contraire, il s'agit d'une attitude bien enracinée dans les mentalités occidentales. Plusieurs écrivains et intellectuels se sont élevés contre un concept d'Europe centrée exclusivement sur sa partie occidentale comme si, pour reprendre les paroles du philosophe italien Massimo Cacciari, « l'Europe existait déjà, même sans Varsovie et Budapest, Prague, Zagreb, Belgrade (et Moscou?)⁶¹⁷ ». D'ailleurs,

⁶¹¹ Orig. : « *un racconto di incontri amorosi e di pudiche occasioni non colte* », *ibid.*, p. 28

⁶¹² Primo Levi, *La Trêve*, *op. cit.*, 74.

⁶¹³ *Ibid.*, p. 222.

⁶¹⁴ *Ibid.*, p. 74.

⁶¹⁵ Orig. : « *i mezzi, i soldi, il potere maschile, si poteva concedere ogni cosa* », Andrea Cortellessa, « La strada di Levi. Una conversazione con Marco Belpoliti e Davide Ferrario », *op. cit.*, p. 239.

⁶¹⁶ Orig. : « *La gente non è abituata a lavorare come da noi, dice. Certi giorni, senza alcuna spiegazione, non si presentano in fabbrica. Il comunismo li ha abituati così, aggiunge* », Marco Belpoliti, *La prova*, *op. cit.*, p. 127.

⁶¹⁷ Orig. : « *L'Europa già fosse anche senza Varsavia e Budapest, Praga, Zagabria, Belgrado (e Mosca?)* » Massimo Cacciari, *Geofilosofia dell'Europa*, Milano, Adelphi, coll. « Saggi », 1994, p. 9.

Cette citation est extraite de la nouvelle introduction à la quatrième édition italienne du livre qui n'apparaît pas dans la traduction française.

comme le souligne justement François Maspero au tout début de son ouvrage *Balkans-Transit*, l'Europe a toujours eu la fâcheuse tendance à « s'auto-amputer⁶¹⁸ ». C'est justement contre cette amputation funeste à ses yeux que l'auteur français avait fondé en 1978, quand les pays à l'ouest du mur travaillaient à la création de l'Europe, la revue *Alternance*, sous-titrée « Pour les droits des libertés en Europe de l'Est », ayant pour but la volonté d'offrir une vitrine des événements d'Europe orientale à l'Ouest, comme il le déclare lui-même dans les premières pages de son récit :

La construction de l'Europe était à l'ordre du jour, et tout se passait comme si plus de la moitié du continent n'en faisait pas partie. L'Europe, c'était celle qui était du bon côté du rideau de fer. [...] Nous voulions montrer que ceux qui luttèrent là pour s'exprimer représentaient l'autre terme d'une alternative, celle entre la barbarie et la démocratie. [...] L'Europe, la petite, celle de l'Ouest, ne pourrait se construire qu'en en tenant compte. Accepter qu'on les étouffe, c'était laisser entrer de nouveau la mort au cœur du continent⁶¹⁹.

L'*Alternance* se voulait un point de discussion pour la construction d'une Europe qui ne devait être ni dans le système capitaliste, ni dans le « système qui n'a de socialiste que le nom⁶²⁰ ». Maspero considère la création de cette revue comme le travail « le plus convenable qu'[il] ait jamais fait⁶²¹ ». Un tel engagement de sa part aide à comprendre le fond de sa déception, voire la raison principale de son rejet de l'occidentalisation de l'Europe de l'Est dans laquelle il ne percevait que le tournant capitaliste entrepris par les dirigeants des États après la chute du mur.

La crainte de cette mutilation déjà rencontrée dans les souvenirs de Maspero réapparaît dans les pages de *Sur la route de Babadag* d'Andrzej Stasiuk quand l'auteur polonais, installé sur une terrasse près du port slovène de Piran, absorbé à humer l'air du pays où commença la dernière guerre balkanique, s'arrête sur les *blank spaces* conradiens du plan européen reproduit dans une brochure publicitaire :

À l'intérieur du prospectus en couleur, outre la publicité pour cafés, hôtels et campings, se trouve aussi une petite carte de l'Europe. L'Espagne a son Madrid, la France – Paris, la Suisse – Zurich, l'Autriche – Vienne, etc. À l'est et au sud de Prague et de Budapest commence quelque chose comme une *terra incognita* : les pays n'ont pas de capitale et certains, tout bonnement, n'existent pas. Il n'y a ni Slovaquie, ni Moldavie, l'Ukraine et la Biélorussie se diluent dans la mer asséchée de l'ancien empire. Pourtant, la

⁶¹⁸ François Maspero, *Balkans-Transit*, *op. cit.*, p. 9.

⁶¹⁹ *Ibid.*, p. 14-15.

⁶²⁰ *Ibid.*, p. 15.

⁶²¹ *Ibid.*, p. 14.

carte est assez récente, car les frontières des pays post-yougoslaves y ont été scrupuleusement rapportées. La seule ville à avoir survécu sur les énigmatiques territoires du sud-est, c'est Athènes, de toute évidence suffisamment ancienne pour endosser le rôle du fossile historique. Sofia, Bucarest, Belgrade, Varsovie ou Bratislava ont tout simplement disparu. Elles ont été englouties par l'espace primitif et sans forme que l'on peut, certes, représenter, mais qu'il est difficile de nommer et de décrire⁶²².

Toutefois, les voyageurs critiquent aussi l'attitude qui consiste à considérer l'Europe de l'Est non seulement comme un terrain de jeux pour affaires lucratives et amours faciles, mais aussi comme un vide dans lequel jeter ses ordures. Ainsi, à l'occasion de son voyage en Albanie, le pays des aigles est tout simplement recouvert de poubelles en provenance d'occident⁶²³. D'Italie, observe Stasiuk, arrivent à présent « des flottilles remplies de ruines, de ferraille, de cadavres de moteurs à huile lourde et à essence⁶²⁴ ». Dans le faubourg de Fier, « des deux côtés de la route, s'étiraient des décharges d'épaves composées principalement de Mercedes et d'Audi, vieilles de quinze, de vingt ans, et il y en avait des centaines⁶²⁵ ». Le faubourg de Durrës est décrit comme un « immense hôpital de campagne du parc automobile allemand, un lazaret où l'on ne procède que par amputation⁶²⁶ » ou encore un « abattoir inanimé et mécanique ». Dans les pages de Stasiuk, l'Albanie vue par l'Occident devient ainsi un espace d'exclusion. En continuant la description de la côte albanaise on découvre que sur la plage de Sarandë les baigneurs se font de la place en écartant les sacs en plastique Boss, Marlboro et Tesco et d'autres « merveilles de la civilisation » que « le vent emportait à l'intérieur des terres les bouts transparents et les accrochait aux arbres⁶²⁷ ». Le lecteur n'a même pas le temps de se demander d'où viennent ces ordures que déjà Stasiuk précise qu'il s'agit d'un vent d'ouest coupable de véhiculer bien plus que des images fausses.

Le vent venait de l'ouest, au sens propre et figuré. Le vent n'avait cependant rien apporté qui ait eu une quelconque valeur. Il se peut que les autres choses, qui se trouvaient là-bas sans aucun doute, n'aient tout bonnement pas été faites pour le transport, qu'elles aient perdu leur valeur en cours de route, se soient abîmées, se soient détériorées. Peut-être qu'ici elles n'étaient d'aucune utilité pour personne⁶²⁸.

Mais le vent nouveau qui souffle sur les côtes albanaïses et plus généralement sur l'Europe orientale n'apporte pas seulement une nouvelle manière de vivre, une nouvelle

⁶²² Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 124.

⁶²³ Le mot albanais pour indiquer l'Albanie est Shqipëria qui signifie littéralement « Pays des aigles ».

⁶²⁴ Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 136.

⁶²⁵ *Ibid.*, p. 134.

⁶²⁶ *Ibid.*, p. 135.

⁶²⁷ *Ibid.*

⁶²⁸ *Ibid.*, p. 145-146.

langue, une nouvelle économie de marché, une nouvelle temporalité, mais fait de l'Europe orientale une immense décharge où refouler les déchets, les angoisses et les cauchemars de l'Occident. En d'autres termes, elle concentre la projection des cauchemars auxquels l'Occident a tenté d'échapper ou en a la prétention. Elle est, en définitive, comme l'observe Larry Wolff, l'échelle sur laquelle mesurer le niveau de civilisation d'un pays. D'ailleurs, il n'a pas fallu attendre longtemps pour voir les mêmes caméras qui transmettaient au monde entier les accolades entre Allemands de l'Est et de l'Ouest se braquer sur les colonnes de Trabant aux frontières de l'Ouest, sur les bateaux épaves bondés d'Albanais à la recherche de leur Amérique sur le canal d'Otrante⁶²⁹ ou encore sur les camps de rétention serbes. Cependant, selon Stasiuk, si l'on veut parler d'Europe, on ne peut pas faire abstraction de cette *terra incognita* :

Oui, tout le monde devrait y aller. Du moins tous ceux qui prononcent le nom « Europe ». Ce devrait être une cérémonie initiatique, parce que l'Albanie est l'inconscient de ce continent. Oui, l'Albanie est le ça européen, c'est la peur qui, la nuit, hante Paris endormi, Londres et Francfort. C'est le puits noir au fond duquel devraient jeter un œil ceux qui ont l'impression que le cours des choses a été fixé une fois pour toutes⁶³⁰.

En définitive, si l'auteur de *Sur la route de Babadag* n'est pas hostile à l'Occident, par opposition à Kundera qui dans les années 1980 écrivit un article intitulé « L'Occident kidnappé », dans lequel il exposait les liens entre l'Europe centrale, l'Europe occidentale et les dangers d'une division fatale, il considère que l'Europe située au-delà de l'ancien mur de Berlin ne doit s'attendre à rien de bon de l'Occident et qu'elle doit se créer une identité propre. Plus généralement, la condescendance occidentale suscite une forme de désenchantement comme le relate de manière à la fois drôle et mélancolique l'écrivain germanophone d'origine russe Wladimir Kaminer dans son *Voyage à Trulala*.

La plupart [des produits d'importation] nous ont beaucoup déçus : les films américains étaient presque tous ennuyeux, [...] sur la place Pouchkine une queue de trois kilomètres et demi se forma devant le premier McDonald's. Tous les jours, elle raccourcissait, jusqu'à disparaître au bout d'un an à peine. L'Amérique s'effondrait quasiment sous nos yeux. Cette période fut marquée par un désintéressement croissant vis-à-vis des symboles de l'Occident. « Good bye, America », du groupe culte russe Nautilus

⁶²⁹ Je me réfère en particulier aux dernières images du film de Gianni Amelio, *L'America*, *op. cit.*

Sur la réaction du peuple italien et de la presse italienne vis-à-vis de cette vague d'immigration, on lira avec intérêt l'essai du journaliste Gian Antonio Stella, *L'Orda. Quando gli Albanesi eravamo noi* où l'auteur constate avec amertume que les mêmes stéréotypes autrefois employés contre les émigrés italiens sont aujourd'hui lancés contre les étrangers qui arrivent en Italie. Gian Antonio Stella, *L'Orda. Quando gli Albanesi eravamo noi*, [s.l.], Rizzoli, coll. « Saggi », 2003.

⁶³⁰ Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, *op. cit.*, p. 139.

Pompilius, fut alors le hit de la saison. On aurait dit un adieu à l'enfance, à la nostalgie d'un monde meilleur. « Good bye, toi l'Amérique ! » chantait le soliste d'une voix triste : « Prends ton banjo et tes jeans / et va-t'en./ Non mais attends, / avant de dire adieu, oh, toi / chante-moi une dernière fois / ta chanson. / La chanson du pays de mes rêves / qui s'est foutu de moi ! »⁶³¹.

Et du désenchantement de *Good bye, America*, on passe très vite à la nostalgie de *Good Bye Lenin*!⁶³² ou à ce que l'humoriste Uwe Ateimle a nommé *Ostalgie*, néologisme allemand formé par la contraction des mots, *Ost*, qui signifie Est, et *Nostalgie*⁶³³.

En fin de compte, le premier cliché de l'Europe de l'Est est celui d'un espace suspendu entre un passé à l'agonie, voire défunt, et un futur voué à une rapide occidentalisation. Cette opposition est résumée par Belpoliti quand, à Bratislava, dans le cimetière des héros de la Deuxième Guerre mondiale sur les hauteurs de la ville, il scrute l'avancée du nouveau rêve créant ainsi un court-circuit, comme l'observe Andrea Cortellessa à l'occasion d'une interview avec Marco Belpoliti, « entre les sauveurs venus de l'Est, qui proposaient un monde différent, le communisme, et les sauveurs venus de l'Ouest, qui proposent le capitalisme réel d'aujourd'hui⁶³⁴ ».

Au fond du cimetière il y a un arc en pierre à travers lequel on aperçoit, comme une scénographie, la ville d'en bas. La nuit est tombée, les néons des enseignes publicitaires, des banques, des assurances se sont allumés et brillent les derniers étages des gratte-ciels de Bratislava. Rien pourrait mieux représenter la nouvelle Europe que cette prise de vue⁶³⁵.

⁶³¹ Wladimir Kaminer, *Voyage à Trulala*, op. cit., p. 71-72.

⁶³² Wolfgang Becker, *Good Bye Lenin!* [DVD], Studion Berlin Adlershof, 2003.

⁶³³ Selon le sociologue Thomas Ahbe, « Il est possible de distinguer trois types de discours dans lesquels on retrouve l'expression : le discours dénonciateur (contre l'oubli des violences communistes et l'Ostalgie), le discours vendeur (tout ce qui est Ost est considéré comme exotique, transmet donc une image de la RDA du quotidien et non politique; c'est une forme pour s'échapper de l'uniformisation de la société occidentale ; c'est aussi le souvenir de l'enfance, le goût doux-amer de la nostalgie) et le discours identitaire (qui met en avant non seulement un discours politique mais aussi personnel). Si le premier est un discours pour les Allemands de l'Est, celui-ci est un revanche un discours pour les Allemands de l'Ouest », Thomas Ahbe, *Ostalgie. Zum Umgang mit der DDR-Vergangenheit in der 1990er Jahren*, Erfurt, Landeszentrale für politische Bildung, 2005. Cité par Chauliac Marina, « Ostalgie sans regret », in Boris Petric et Jean-François Gossiaux (éds), *Europe mon amour*, op. cit., p. 26.

Autour de l'*Ostalgie*, il y a eu aussi une production artistique dont des films humoristiques tels que *Sonnenallee* (1999) de Leander Haussmann et *Good bye, Lenin!* (2003) de Wolfgang Becker, et d'autres films plus sombres comme *Das Leben der Anderen* (2009) de Florian Henckel von Donnersmark qui en France a été intitulé *La Vie des autres*.

⁶³⁴ Orig. : « *Il cortocircuito visivo fra i salvatori venuti dall'Est, che proponevano un mondo diverso, il comunismo, e i salvatori venuti dall'Ovest, che propongono il capitalismo reale di oggi* », Andrea Cortellessa, « La strada di Levi. Una conversazione con Marco Belpoliti e Davide Ferrario », op. cit., p. 241.

⁶³⁵ Orig. : « *Sul fondo del cimitero c'è un arco di pietra attraverso cui s'intravede, come una scenografia, la città sottostante. È scesa la sera e si sono accesi i neon delle insegne pubblicitarie, delle banche, delle assicurazioni, e brillano i piani alti dei grattacieli di Bratislava. Niente potrebbe rappresentare meglio la*